Document généré le 4 juin 2025 23:54

Brèves littéraires

Les mains coupées

Danielle Thériault

Volume 7, numéro 1-2, hiver 1992

URI : https://id.erudit.org/iderudit/6231ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)
1920-812X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Thériault, D. (1992). Les mains coupées. *Brèves littéraires*, *7*(1-2), 60–62.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LES MAINS COUPÉES

Danielle Thériault

Il ne va plus souvent au marché. Une fois, il a acheté des tomates qu'il a regardées pourrir sur le comptoir de la cuisine. Depuis que sa femme l'a quitté, il mange rarement chez lui.

D'un pas rapide, il se dirige vers l'allée centrale. Il s'arrête devant le premier kiosque de légumes et observe un petit garçon qui pleure, les deux bras accrochés à une jupe bleue. La femme ne semble pas voir l'enfant. L'homme se retourne et parcourt les allées, une à une, pour se retrouver au bout de vingt minutes à l'extrémité sud du marché. Sous le soleil.

D'un étal, une montagne de pêches tombe sur l'asphalte. Il les regarde rouler jusqu'à ses pieds. Les fruits sont ronds, gorgés de soleil. C'est le temps des pêches, songe-t-il. Il se penche pour ramasser les fruits. Les pêches se laissent prendre sans se déchirer mais portent maintenant l'empreinte de ses doigts et, à certains endroits, le choc de leur chute.

Au même instant, il se rappelle la peau de Marthe. La douce peau de Marthe. Pour la première fois, le départ de sa femme fait mal à son corps. Son corps! Comment

un corps qui ne respire plus, peut-il connaître la douleur?

Durant toutes les années vécues aux côtés de Marthe, il n'avait pu croire à l'amour de sa femme. Plus elle tentait de rendre tangible ce qui l'unissait à lui, moins il y croyait.

Pourtant les premiers jours, il s'était senti un nouvel homme. Marthe courait derrière lui, le matin comme la nuit, afin de se blottir contre son corps. Femme de sens, généreuse et sensuelle, elle voulait lui apprendre à ressentir les cinq émotions. Lorsqu'elle lui parlait, ses mains caressaient son bras, sa nuque. Elle lui disait qu'il était beau et il lui répondait que ce n'était pas vrai. Il réentendait sa voix d'homme répéter à Marthe : «Tout ça, n'est pas important... Je n'en ai pas besoin.»

Et le voile était rapidement tombé devant ses yeux : le premier soir où elle s'était refusée à lui, par peur, ou par coquetterie, ou par méchanceté. Il s'était habitué à cette scène de leur vie qui le visitait la nuit mais il n'avait pas oublié...

À ce souvenir, son visage se crispe. Il tend toutes les pêches à la vendeuse, sauf une. De la main, il brosse la peau du fruit et le porte à sa bouche. Au contact de sa chair tendre, le corps de Marthe s'impose à nouveau. Il se rappelle la nuit où il avait mordu à pleines dents l'intérieur de ses cuisses. La nuit où il avait finalement décroisé les bras et tout son corps d'homme pour elle. Debout, au milieu d'étals remplis de légumes et de

fruits, son corps redemande à toucher la femme qui l'a aimé.

Tu ne sauras jamais aimer parce que tes mains sont coupées et que tu ne veux pas les laisser repousser..., lui avait dit Marthe le soir de son départ.

Puis, tout à coup, ses dents frappèrent le noyau très dur de la pêche.